

15-16

... L'ENLISEMENT ET VERDUN



**Archives départementales
des Alpes-de-Haute-Provence / 2015**

LA GRANDE GUERRE

15 . 16

... L'ENLISEMENT ET VERDUN

**Petit Journal de l'exposition des Archives départementales
des Alpes-de-Haute-Provence
17 septembre 2015-30 août 2016**

■ SOMMAIRE

Préface du président du Conseil départemental des Alpes-de-Haute-Provence	5
Introduction du directeur des Archives départementales	7
Secourir les blessés	9
Évoquer la guerre	15
Trois armes	18
Verdun	20
Le « système tranchées »	22
Tenir : femmes et enfants	28
Avoir 20 ans et combattre	34
Cent combattants et la brutalité de la guerre	38

Réalisation de la plaquette

Texte et conception : Jean-Christophe Labadie,
directeur des Archives départementales

Recherches : Jean-Christophe Labadie,
Pascal Boucard, Lucie Chaillan, Sylvie Deroche

Conception graphique : Jean-Marc Delaye,
photographe

Relecture : Annie Massot, bibliothécaire ;
Sophie Chouial, archiviste

Sauf mention contraire, les documents appartiennent aux fonds des Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence

ISBN 978-2-86004-027-3

© Conseil départemental des Alpes-de-Haute-Provence,
Archives départementales
2, rue du Trélus, BP 214
04000 Digne-les-Bains Cedex

archives04@cg04.fr
www.archives04.fr

Impression : Imprimerie de Haute-Provence
04700 La Brillanne
Dépôt légal : septembre 2015
1 500 exemplaires





PRÉFACE

Avec cette nouvelle exposition, les Archives départementales poursuivent un projet qui a débuté en septembre 2014 et qui se clôturera en 2018. Dans le cadre de l'évocation de la Grande Guerre, les Archives départementales ont d'ailleurs reçu le label de la Mission du Centenaire. La première année fut féconde, celle-ci le sera tout autant. Qu'on en juge ! Une exposition, des mises en ligne sur le site Internet des Archives départementales de photographies de poilus, des ateliers pédagogiques, la publication de ce petit journal et la production de documents à vocation scolaire : voici ce que proposent entre autres les Archives départementales jusqu'en août 2016.

Le programme de cette exposition recherche un équilibre entre l'histoire générale et l'histoire locale. Au rang de l'histoire générale : l'étude des secours aux blessés, du « système-tranchées », de trois armes emblématiques de 14-18 – l'éclat d'obus, le poignard, les gaz –

et, évidemment, l'évocation d'un haut lieu de l'histoire et de la mémoire de la guerre : Verdun.

L'étude des manières de raconter la guerre permet aussi de confronter histoire globale et histoire locale, singulièrement à travers les correspondances des poilus bas-alpins, dont les textes oscillent entre non-dits sur la guerre et désir de retour. L'angle local suit quant à lui deux fils conducteurs. Cette exposition raconte d'une part l'histoire des femmes et des enfants et, d'autre part, le sort des combattants de la classe 1914, ceux qui avaient 20 ans lors de la déclaration de la guerre et qui en furent les principales victimes.

Gilbert Sauvan
Député et
Président du Conseil départemental
des Alpes-de-Haute-Provence

L'ANGE DU DEVOUEMENT



Après l'hécatombe

Après les pertes colossales des premiers mois de la guerre, la mortalité diminue en 1915 – année des percées et du « grignotage » selon le mot de Joffre – et fortement en 1916, malgré les grandes batailles. Tel est le cas, à partir de février 16, de Verdun – un symbole côté français car il faut « tenir » – puis de la Somme, en juillet : 420 000 morts britanniques et 200 000 français.

L'année 1915 est marquée par l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés des Alliés et l'attaque de la Turquie ; l'année 1916 par le génocide arménien.

Sur le front occidental, les soldats désormais se terrent et se protègent grâce à des dispositifs, actifs et passifs, de la mitrailleuse aux fils de fer barbelés. Le soldat possède une expérience de la guerre. Il est aussi mieux équipé et mieux soigné.

L'artillerie demeure la principale pourvoyeuse de la « grande faucheuse ». Mais la guerre de tranchées confère une place particulière aux armes blanches, en particulier au couteau – à l'origine de bien des mythologies –, et à des armes nouvelles, tel le gaz, utilisé pour la première fois à Ypres par l'Allemagne.

L'attente est désormais pesante... Dans son trou ou sa tranchée, sa cagna ou son abri, en première ligne, en réserve, en instruction ou au repos, le poilu lit et écrit, tout comme, à l'arrière, sa famille, ses amis, ses « marraines » le font ; il bricole ; il photographie, dessine et parle aussi de sa guerre.

C'est cette histoire que les Archives départementales ont l'ambition de raconter durant la deuxième année du Centenaire.

Jean-Christophe Labadie
Directeur des Archives départementales
des Alpes-de-Haute-Provence



AD04, 74 Fi 22, fonds Guénaf



L'illustration, n° 3872, 19-05-1917

Secourir les blessés



Sur le plan médical, les années 1914 et 1915 ont été catastrophiques : beaucoup de blessés sont morts par manque de soin. Selon le règlement de 1910, l'état major a prévu une organisation des secours valable lors d'une guerre courte. L'objectif est de récupérer les soldats, de les soigner au plus vite afin de les renvoyer au combat.

Les médecins envisagent d'être confrontés à des blessures causées par des armes blanches et, surtout, des balles, provoquant une mort rapide ou des blessures assez bénignes. Conjugué avec le principe de récupération, ce constat est le principal fondement de la doctrine du « déblaiement rapide ». Un peu de teinture d'iode, un pansement et il ne reste plus qu'à « emballer » le patient pour l'expédier au loin pour des soins chirurgicaux.

Or, les formes nouvelles de la guerre provoquent des blessures salies par la terre et des chairs déchirées. En 1915, les médecins adoptent le principe de l'ablation des tissus endommagés, ce qui permet de réduire la gangrène gazeuse, une infection contractée lorsque la victime tombe au sol et due aux micro-organismes présents dans la terre. En 1916, les soldats ont dorénavant l'espoir de survivre grâce à la combinaison de la chirurgie, de l'anesthésie et des antiseptiques.

Agréées comme auxiliaires du service de santé militaire, les trois sociétés de secours de la Croix-Rouge française sont placées sous l'autorité militaire. Cantonnées à l'arrière, les sociétés ont pour mission principale de mettre en place des hôpitaux auxiliaires, des ambulances de gare...

Évacuation des blessés en 1916



Dès 1915, après la stabilisation du front, une nouvelle chaîne sanitaire est mise en place.

On développe la chirurgie de l'avant, et non de l'arrière, en créant notamment des ambulances mobiles chirurgicales, situées près du front, associées à une ambulance destinée aux contagieux.

Désormais, le médecin du bataillon trie les blessés au poste de secours avancé. Il isole les mourants et envoie tous les hommes sérieusement blessés loin des lignes, après les avoir pansés et sédatisés. Le blessé passe successivement au poste de relais puis au poste de secours de la division et à l'antenne d'évacuation, qui est devenue le lieu principal de la chirurgie d'urgence. Une fois traité, il est évacué sur un hôpital, civil ou de campagne ¹.

1 KEEGAN (John), *Anatomie de la bataille. Azincourt, 1415, Waterloo, 1815, la Somme, 1916*, Paris, Perrin, nouvelle édition (1^{ère} édition 1976), 2013, p. 316-317.

Service de l'avant
C'est le premier échelon des secours. Le service de santé est subdivisé en trois groupes :

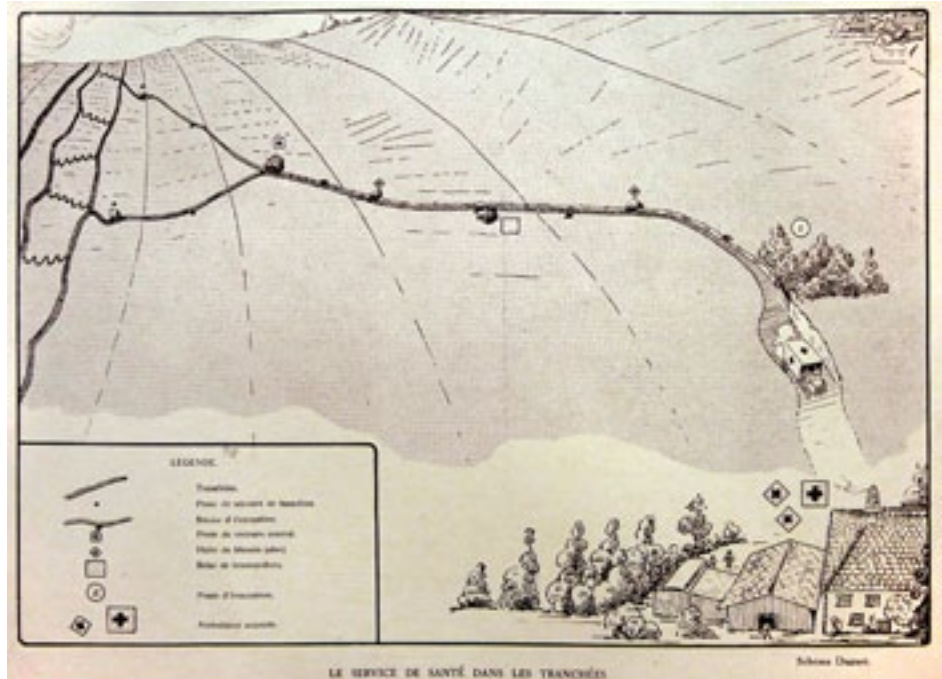
- le service régimentaire : chargé de donner les premiers secours, en marche, en station et durant les combats. Il établit, en arrière des combattants, des postes de secours desservis par des brancardiers. Les blessés sont ensuite évacués sur les ambulances ;

- les ambulances : soigner au plus vite afin d'évacuer les blessés sur les hôpitaux de campagne ;

- les hôpitaux de campagne : chargés de relever les ambulances le jour même ou le lendemain du combat, soigner sur place les blessés non transportables.

Le but de cette organisation est d'éviter l'engorgement par un mouvement continu des blessés, et de placer ces derniers dans des conditions de repos.

Dans les ambulances de l'avant, on panse et on y fait l'hémostase, on immobilise les fractures. La moitié des blessés viennent à pied se faire soigner. Ensuite, on les expédie vers l'arrière.



Science et dévouement, 1914-18-03

Service de l'arrière Le traitement des blessés

Le personnel hospitalier continue le traitement sur place des malades et blessés et assure l'évacuation des malades transportables et leur dispersion loin des théâtres d'opération.

Selon la doctrine militaire de l'époque : une rapide évacuation et une forte dispersion sont les deux moyens de prévenir les désastres de l'encombrement et des épidémies.

Entre l'avant et l'arrière

L'hôpital d'évacuation, établi à la tête de chaque ligne d'évacuation, par voies ferrées, de terre ou d'eau, sert d'articulation. De là sont dirigées les colonnes d'évacués et sont aménagés les trains sanitaires – véritables hôpitaux roulants – pour l'évacuation vers des gares stations de répartition.

Sur le parcours ferroviaire sont aménagées des infirmeries de gare afin de nourrir, recueillir ceux qui ne peuvent

À l'intérieur, on distingue deux groupes d'établissements médicaux :

- le service destiné à l'hospitalisation des malades sur place : hôpitaux de campagne temporairement immobilisés, hôpitaux permanents des territoires occupés et hôpitaux auxiliaires créés par les sociétés de secours. C'est le quatrième échelon, situé juste derrière les hôpitaux de campagne ;

- le second groupe, destiné à l'évacuation des malades et blessés pour rendre disponible les hôpitaux de campagne et les hôpitaux auxiliaires.

continuer la route, assurer le transport vers un hôpital voisin. Les transports sur route se font par voiture d'ambulance pour des trajets très courts.

C'est au service de l'arrière qu'interviennent les sociétés de secours, placées sous l'autorité du médecin chef du service de l'arrière et soumis à l'autorité des médecins militaires.



Hôpitaux auxiliaires



AD04, 60 Fi 67, Hôpital auxiliaire n° 2, école normale d'institutrices de Digne, fonds Delong

Département de l'arrière, les Basses-Alpes accueillent les blessés évacués des théâtres d'opération du Nord et de l'Est. L'école normale d'institutrices est transformée en hôpital n° 2 jusqu'à la rentrée d'octobre 1915 ¹.

Le cliché montre la diversité des statuts du personnel de cet hôpital qui pose avec les convalescents en uniforme : infirmiers militaires, sœur hospitalière, civils gestionnaires de l'hôpital, femmes et jeunes filles de milieux aisés membres des sociétés de secours, po-

sant même avec leurs enfants. La directrice est une des enseignantes.

À Digne, les premiers blessés de l'hôpital n° 1 arrivent le 6 octobre 1914, à l'hôpital n° 2, les 6 et 14 octobre, à l'hôpital n° 3 les 6, 14, 18 et 20 octobre. Un autre hôpital auxiliaire de la Croix-Rouge est créé à Sisteron ².

À Gréoux-les-Bains, le propriétaire de l'établissement thermal, a ouvert en mars 1915 dans les locaux du casino une « formation municipale 151 bis » de 150 lits qui est un « centre de traitement » pour les militaires, en fait un hôpital complémentaire ³.

La Femme française !

Après que les blessés sont transportés de l'ambulance de l'avant à la gare pour être évacués dans un hôpital de l'intérieur, un médecin indique, en 1915 que :

« Là, des mains pieuses et charitables sauront adoucir leurs souffrances et les soigner comme le ferait une mère. Remis de leurs blessures, ils iront passer quelques jours dans leurs familles avant de repartir pour le front, remplis d'une ardeur nouvelle. »

L'analogie avec les sœurs religieuses est évidente : c'est une « prise de voile laïque en temps de guerre ». Elle apparaît dans l'habit que portent les infirmières. L'infirmière – la « femme française » pour l'hebdomadaire *L'Illustration* – est une « mère », une « épouse », mais aussi, selon des cartes postales, un « ange de dévouement », et « le meilleur réconfort ».

Plus généralement, la représentation type de la jeune fille au service des combattants est apparu au cours de la guerre afin, aussi, de stimuler l'imaginaire d'hommes isolés ¹.

¹ ALMEIDA (Fabrice), DELPORTE (Laurent), *Histoire des médias en France de la Grande Guerre à nos jours*, Paris, Flammarion, 2003, p. 38-39.



AD04, 039-1-1177, collecte Europeana



L'Illustration n°3832, 12-08-1916

¹ AD04, 1 T 69, école normale d'institutrices de Digne, rapport d'activité année scolaire 1915-1916.

² AD04, 2 R 39, état des militaires blessés soignés dans les hôpitaux n° 1, 2, 3 et 4 à Digne et à l'hôpital auxiliaire de la Croix-Rouge à Sisteron (1914).

³ AD04, 2 R 39, hôpitaux militaires, convention, août 1915. Voir aussi 1 M 123, mémoire pour la Légion d'honneur, Louis-Eugène Roize.



MADE IN GERMANY !!!..



AD04, 2 Fi 977, théâtre de Digne, début XX^e siècle

En mai 1915, le théâtre municipal de Digne propose une « Revue patriotique d'actualité » titrée « *Made in Germany !!!..* ». Cette revue remporte un vif succès et elle est jouée cinq fois entre le 15 et le 22 mai 1915.

AD04, 8 04 487, brochure « *Made in Germany* »

Cette revue remporte un vif succès et elle est jouée cinq fois entre le 15 et le 22 mai 1915. Le comité départemental des dons aux armées en campagne récolte ainsi des fonds destinés à améliorer l'ordinaire du soldat.

La troupe est composée de militaires et de Dignois ; un chœur de jeunes normaliennes intervient pendant l'entracte. Les militaires viennent du dépôt d'armes de Digne. La direction musicale est assurée par le pianiste Gontard. Chef de bureau à la préfecture, Espitalier serait l'auteur du livret du spectacle.

Sur vingt-neuf chansons, quinze concernent les Allemands, des « Austrogots » « mangeurs de choucroute aux patates », les autres sont à la gloire des soldats de la métropole et des colonies ainsi qu'à l'Alsace-Lorraine.



ÉVOQUER LA GUERRE



AD04, 61 Fi 4963, fonds Désiré Sic

Comment décrire et raconter la guerre vécue du fond d'une tranchée, à l'avant à ses camarades poilus, à l'arrière, à sa famille, ses amis, ses relations. Dans son courrier, un soldat jette souvent un voile de pudeur sur les événements subis et minimise les risques encourus, afin, en particulier, de rassurer les siens. S'il exprime sa détestation du « boche », il raconte rarement la violence des combats.

À l'avant, si les soldats disposent de « journaux de tranchées », ils échangent aussi des informations et colportent de « fausses nouvelles » venant de l'arrière. Ils parlent encore un langage propre, la « langue poilue ». Des mots de cet argot apparaissent au détour des correspondances adressées aux familles, en premier chef aux épouses et aux fiancées où s'expriment parfois l'amour, l'affection, le manque... Les plus créatifs adressent des petits dessins à l'être désiré.

À leur manière, la chanson et le théâtre rappellent les valeurs et les frustrations poilues. Ils sont aussi des vecteurs de la mobilisation des esprits, chez les soldats comme chez les civils.

Enfin, le recours fréquent à la photographie est un moyen de conserver la mémoire des événements et des lieux fréquentés, d'en montrer les formes et de narrer l'indicible, au travers, parfois, de métaphores.



AD04, 67 Fi 21, fonds Chabot, Nieuport, tranchées allemandes

Lettre d'amour



AD04, 027-1-130,
collecte Europeana



Au dos de la photographie : « Marius Chauvin, sa Margot et son dédé chéri »

AD04, 16-1-14, collecte Europeana

Écrire l'espoir. Une lettre, ou ce qu'il en reste, datée du 10 novembre 1916 et adressée par Margot Chauvin, de Digne, à son époux Marius, affecté au 4^e régiment d'infanterie coloniale ¹.

Le 1^{er} décembre, Marius embarque à bord du navire « Canada » à Toulon à destination de Salonique où il est débarqué le 10. Marius est « mort glorieusement pour la France » à Orhova en Serbie le 9 mai 1917. C'était pourtant un soldat aguerrri. Jeune garçon meunier, il avait souscrit un engagement pour 4 ans en 1909 et ayant fait la campagne du Maroc en 1913 avant d'être libéré.

*« Mon cher petit trésor,
Enfin j'ai reçu de tes nouvelles cet après dinés comme je langissais mon petit. J'ai reçu une carte sur laquelle tu me dis mon petit que vous êtes en route pour Lyon... Fait moi réponse desuite mon petit, dis moi si tu viens en permission avant de partir loin...*

Mon petit, comme je languis de te voir, t'embrasser bien fort, pourvu que je puisse te voir, t'embrasser encore une fois... Il me semble que tu vas arriver a chaque instant, il est 7 ½ du soir mais j'attend avec maman jusqu'à 9 ½ ou 10 heures pour voir si tu ne viens pas au train, a l'atelier il me semble qu'a chaque instant l'on viens me demander me dire que tu est la, et cependant ce n'est pas vrai, aujourd'hui de l'atelier j'ai vu un permissionnaire qui passer sur le pont il me sembler que c'estait toi, j'ai vite parti en courant mais nom ce n'était pas mon cher trésor...

Reçois mon adoré les plus grosses caresses de ta Margot qui t'aime à la folie. »
(L'orthographe originale a été respectée)

¹ collecte Europeana, 16-1

Un souvenir !



AD04, 039-1-675,
collecte Europeana

Dessiner un cadeau
Originaire de Digne, le soldat du 111^e régiment d'infanterie Troccaz est mort à 29 ans des suites de ses blessures (blessures par balle et éclats d'obus) le 22 janvier 1916 dans la Meuse.

Né à Volonne, il avait rejoint ses parents émigrés en Amérique. Lui-même déclare avoir été avant guerre chercheur d'or en Alaska. Entre 1911 et la guerre, il demeura en effet à Seattle puis en Colombie britannique et, enfin, dans l'État de Washington.

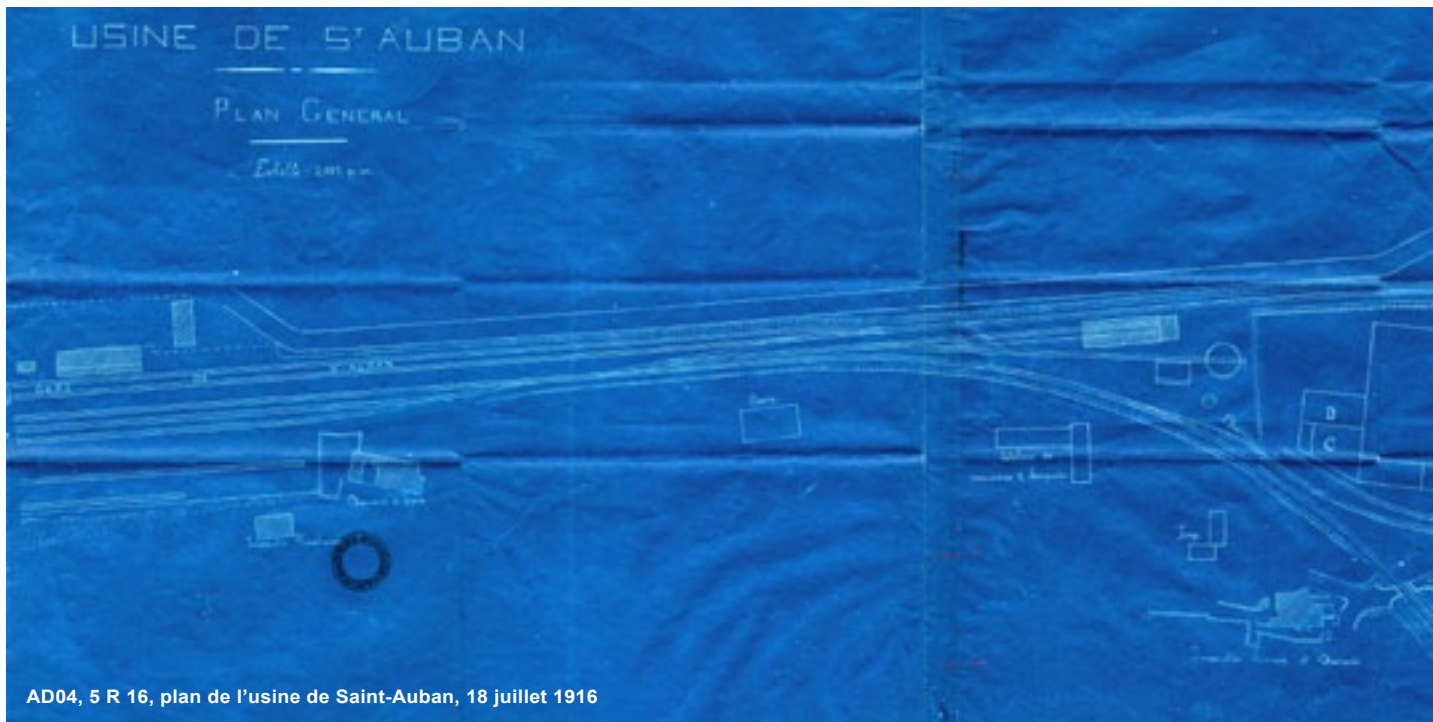
Il entretient une correspondance avec une demoiselle Mariette, à qui il adresse dessins et petits cadeaux. C'est à l'occasion de la confection d'une bague en aluminium fabriquée dans les tranchées par ses soins qu'il dessine en août 1915 un poilu – lui vraisemblablement – offrant la « bague de guerre ».

En novembre, la bague a été adressée puis acceptée par Mariette.



AD04, 71-1-14, collecte Europeana, août 1915

Trois armes : obus, couteau, gaz



AD04, 5 R 16, plan de l'usine de Saint-Auban, 18 juillet 1916

« Trois images microscopiques »

L'historien Stéphane Audoin-Rouzeau ambitionna de décrire la « violence radicale » de la Grande guerre à partir de trois objets : l'éclat d'obus, la dague de tranchée, une maquette montrant une attaque par les gaz¹. L'artillerie est en effet responsable des deux tiers des blessures ; la dague rappelle la « guerre silencieuse », lorsque le combat devient un corps à corps caché ; le gaz est sans doute la plus importante innovation de cette guerre.

Grâce à la mélinite, l'explosion d'un obus provoque une projection d'éclats chauffés au rouge et un effet de souffle qui peut provoquer l'éclatement des poumons. Le combat à l'arme blanche est rare : le couteau est l'arme des coups de main. C'est aussi l'arme qui rassure le poilu qui la porte, tel le poignard « Coutrot » fabriqué en 1915. Quant au gaz, bien qu'il tue peu (0,5 % des morts sur le front occidental), il a un terrible impact sur les combats : c'est une mort sans ouverture ! C'est ce qui bouleversait le père d'André Malraux. Il décrivait ainsi un poilu victime des gaz : « *plus que ces yeux couleur de plomb, que ces mains tordues sur l'air vide, c'était qu'il y eût pas de plaies. Pas de sang* ».

1 AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), *Les armes et la chair. Trois objets de mort en 14-18*, Paris, A. Colin, *passim*.



Collection Désiré Sic

Le couteau était l'arme des « Apaches », les délinquants parisiens de la Belle Epoque.

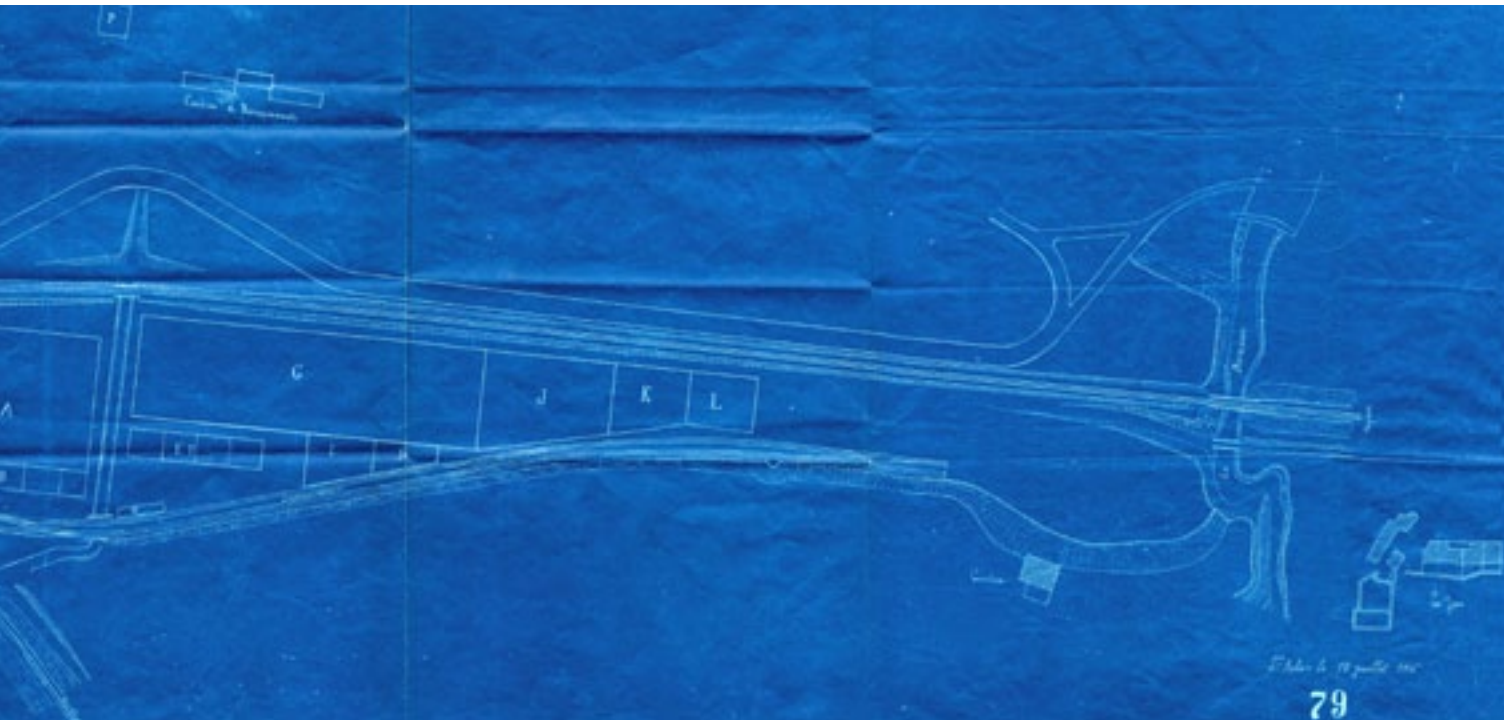
Durant la guerre, cette arme marque une transgression sociale et morale en imposant un corps à corps et une mort rapide par hémorragie. Mais le « zigouillard » rassure le combattant, qui, au fond de sa tranchée, le nettoie et le bichonne.



Éclat d'obus, collection Désiré Sic

Alerte au gaz !

L'efficacité du gaz est améliorée en France grâce à l'ajout de phosgène, plus nocif, moins réactif et plus persistant. En Allemagne, au chlore est ajouté du diphosgène, formant un gaz connu sous le nom d'Ypérite.



L'usine chimique de Saint-Auban

Un gaz de combat : le chlore. En 1915, la compagnie des produits chimiques d'Alais et de la Camargue décide de construire une usine à chlore à Saint-Auban. Le chantier débute en 1915 et l'usine démarre sa production en 1916. L'objectif est de produire d'abord 10 tonnes de chlore par jour.

Dans les Basses-Alpes, la situation de Saint-Auban est favorable : matières premières accessibles (sel marin), ligne de chemin de fer et route nationale, l'eau et le potentiel électrique de la Durance. Restait donc à construire l'usine et à trouver la main-d'œuvre ! En mars 1916, 194 Français, 200 Italiens, 25 Espagnols, un Russe, quelques Suisses et Tchèques et 100 prisonniers allemands travaillent sur le chantier de construction ... L'effort est immense car, le 18 juillet 1916, les premières tonnes de chlore sont produites. Parmi les hommes qui participent ensuite à la production de chlore : 164 « chinois », 121 Espagnols, 57 Italiens, 20 Grecs, quelques Nord-africains, des Annamites et encore 175 prisonniers de guerre.



La « barbarie chimique »

C'est ainsi que l'édition du dictionnaire Larousse de 1916 qualifie l'utilisation par les Allemands de la première utilisation massive de gaz (du chlore), à Ypres le 22 avril 1915, sur les combattants anglais. Cet événement marque le début d'une véritable « course au gaz » entre les belligérants.

Collection Bruna, 153, masques, août 1916

Tampons T (ou TN) et lunettes Meyrowitz disponibles à partir de novembre 1915, août 1916

Verdun



AD04, 67 Fi 265, fonds Chabot

En février 1916, l'attaque allemande sur Verdun est une surprise car les Français et les Britanniques, qui préparent pour le printemps une offensive sur la Somme, imaginent que les positions allemandes sont purement défensives.

Le choc est donc rude le 21 février 1916 lorsque les Allemands déclenchent un déluge de feu. La bataille devient très vite une affaire politique : le vainqueur bénéficiera dans le monde d'un atout considérable. Le 9 avril, Pétain, qui commande le secteur, lance son célèbre : « *On les aura* ».

Ce qui frappe à Verdun, c'est moins le nombre de morts – 162 440 tués et 216 337 blessés côté français – que la densité de la morbidité. Verdun, c'est aussi un paysage d'apocalypse façonné en six mois par 60 millions d'obus.

Verdun possède une charge émotionnelle supplémentaire en France. Si cette bataille est restée dans les mémoires, cela tient d'abord au fait que, sur le sol national, les armées françaises ont tenu. Cela tient aussi à une conception politique : la rotation des régiments français. Les deux tiers des unités de l'armée française y auraient tourné ¹. À l'inverse, les

Allemands ont choisi de combler le déficit des unités engagées par l'apport permanent de nouveaux soldats. Cette victoire française eut alors un retentissement formidable : en septembre 1916, l'empereur du Japon fit remettre un sabre d'honneur de samouraï au maire de Verdun.

¹ DUFOUR (Jean-Louis), VAÏSSE (Maurice), *La guerre au XX^e siècle*, Paris, Hachette, 1993, p. 48 : exactement entre février et juin 1916.

Mal défendu, le fort de Douaumont tombe facilement entre les mains allemandes dès le 25 février 1916, 4^e jour de l'attaque sur Verdun. C'est un événement qui a un retentissement en France, où il cause un choc profond, et en Allemagne, où il provoque un enthousiasme immense. Ce n'est qu'en octobre 1917 que les Français reprennent ce fort, une victoire militaire mais aussi symbolique.

AD04, 67 Fi 096, entrée du fort de Douaumont, après sa reprise, 24 décembre 1916





Le témoignage d'un poilu du 157^e régiment d'infanterie alpine. Ce soldat évoque d'abord l'installation du régiment à Verdun, au saillant de Saint-Mihiel, puis l'attaque du réduit d'Avocourt.

29 mars (Verdun) Avocourt

Après une marche fatigante de plusieurs heures à travers la plaine et les bois, marche coupée de quelques pauses, nous arrivons à la sortie de la forêt. À une centaine de mètre en avant se trouve une tranchée à peine marquée, c'est la tranchée de départ !

Devant nous, on distingue, à une certaine distance, une masse noire plongée dans les ténèbres ; aucun bruit ne s'en échappe. Cette masse noire c'est le bois d'Avocourt, c'est notre objectif !

Les bataillons d'attaque du 157^e régiment d'infanterie sont placés pour l'assaut.

L'autre régiment de la brigade prend également ses positions d'attaque, c'est le 210^e régiment d'infanterie. La 89^e brigade va se lancer à l'assaut.

Nous formons trois cordons parallèles de tirailleurs serrés coude à coude échelonnés à cinquante mètres de distance.

Le 2^e bataillon auquel j'appartiens, occupe l'aile gauche de la première vague...

Avant le départ, un brassard blanc est distribué à chaque soldat.

Des bidons d'eau de vie circulent à discrétion sur la ligne de départ ! mais je n'y goûte nullement...

La 1^{ère} vague quitte son emplacement et s'achemine vers le bois d'en face, où sont les Allemands.

Les 2^e et 3^e vagues viennent derrière. Les premières lueurs du jour commencent à poindre. Nous franchissons dans la nuit calme un espace affreusement bouleversé par l'artillerie lourde ; de formidables trous béants s'ouvrent de toutes parts. Nos chaussures sont lourdement chargées de boue et l'on avance péniblement dans ce terrain criblé comme une écumoire de trous de marmites.

Un souffle de charnier semble s'exhaler de la plaine !...



AD04, 67 Fi 274, fonds Chabot, ravin de la Morgue [Mort], 1916

Soudain, notre artillerie de campagne ouvre le feu, mais, chose étrange, elle tire sur nous.. Nos 75 accélèrent le tir, les hommes tombent par dizaines ! Je vois à mes côtés plusieurs blessés et déjà de nombreux morts...

Les compagnies d'assaut s'élançant en avant baïonnette au canon et revolver au poing, sautent dans une tranchée occupée par quelques Allemands qui sont faits prisonniers et poursuivent leur avance. Les autres vagues arrivent et renfoncent la première...

L'ennemi, dans le désarroi de la surprise et sous un feu violent que nous ouvrons, abandonne la tranchée qu'il occupe et qui est à peine ébauchée. Les Allemands, pas très nombreux d'ailleurs, reculent d'une centaine de mètres...

(L'orthographe originale a été respectée)

Le système tranchées

Une nouvelle vision de la guerre. L'expression est due à l'historien François Cochet afin de définir une forme nouvelle de la guerre décrite en 1976 par John Keegan et son « anatomie de la tranchée ¹ ».

Compte tenu de la puissance de feu de l'artillerie et de l'infanterie, le réflexe normal du combattant est de s'enterrer. Après la « course à la mer » et la fixation du front des Vosges à la mer du Nord en 1914, la tranchée devient l'élément essentiel d'une tactique défensive.

Une tranchée, ce sont des barbelés, des parapets, des parados et des traverses, des abris... C'est aussi une première ligne, une ligne de soutien, une ligne de réserve... sur une profondeur de quelques kilomètres, des boyaux reliant les lignes et des rotations cycliques de soldats entre le front, la réserve et l'arrière.

Pierre Renouvin évoque cette guerre de position qui confère une grande supériorité à la défense sur l'attaque :

« Contre une position organisée, l'infanterie si ardente soit-elle, est impuissante par elle-même. Il faut qu'une brèche soit ouverte dans les réseaux de fil de fer pour lui livrer passage, que le feu des occupants de la tranchée ennemie soit, un moment, neutralisé, que les réserves entassées dans les abris soient hors d'état d'intervenir : c'est affaire à l'artillerie. ² »

¹ COCHET (François), *Survivre au front, les poilus entre contraintes et consentement*, Saint-Cloud, Soteca/14-18 éditions, 2005 ; KEEGAN (John), *Anatomie de la bataille. Azincourt, 1415, Waterloo, 1815, la Somme, 1916*, Paris, Perrin, nouvelle édition (1^{ère} édition 1976), 2013, p. 242.

² AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, le Seuil, 2008, p. 98-99.

Il n'y a pas une tranchée mais des lignes de tranchées parallèles qui s'étalent dans la profondeur.

Lors d'une attaque, la première ligne a pour but de ralentir l'avancée et ce sont aux deuxième et troisième lignes de l'arrêter. Les communications se faisaient par les boyaux. Au fur et à mesure de l'avancée dans la guerre, on assistait à une multiplication des positions constituées chacune de plusieurs lignes. Les sapeurs du génie creusent une nouvelle ligne de défense, déjà protégée par un réseau de fil de fer barbelé.

Barbelés

Fils de fer garnis de pointes. Les barbelés ont été inventés à la fin des années 1860 aux États-Unis pour encadrer les troupeaux. Sur le front européen, les barbelés sont déroulés dans le no man's land ainsi qu'entre les lignes de défense. Ces formes en sont multiples : en rouleaux (réseau Brun), en chevaux de frise, en tapis, en oursin (sphère de fil barbelé à jeter dans un boyau pour l'obstruer).



AD04, 46 Fi 45, fonds Arniaud, tranchée de la Main-de-Massiges, Marne, 1915



AD04, 55-1-84, collecte Europeana, « oursin »



AD04, 67 Fi 31, fonds Chabot, boyau Krupp, Artois, crête de Vimy, sans date

Boyaux : cheminer dans les boyaux. Creusés afin de relier les tranchées des lignes de défense et l'arrière, les boyaux sont sinueux et adaptés aux formes du relief.

Dans les boyaux comme dans les tranchées courent les fils de téléphone installés par le génie. Les boyaux permettent l'accès à la première ligne ; ils offrent aussi la possibilité aux combattants de fuir devant une attaque avant d'être pris ou débordés : le soldat « met les bouts » dans le « boyau de trisse ».



No man's land

C'est la zone de danger extrême, celle qui sépare les combattants de chaque camp. C'est là que sont installés des dispositifs défensifs, en particulier les réseaux de barbelés, posés dès le creusement des tranchées ou lors de sorties nocturnes. Y sont établis aussi des petits postes d'écoute et d'observation, reliés à la tranchée de première ligne, ainsi que des parallèles de départ destinées à concentrer les troupes avant un assaut.

AD04, 66 Fi 277, fonds Gassier, Margival, sans date

Le système tranchées



AD04, 67 Fi 262, fonds Chabot, abri en Argonne, sans date

Cagna : abri léger
La cagna est une niche dans la terre ou une cabane de boisage.

Elle est plus rarement désignée sous les noms de « gourbi » ou de « guitoune ». Parfois, elle est bien aménagée, avec des escaliers, un plafond solide à l'épreuve des obus de gros calibre. Le plus souvent, elle désigne des installations de deuxième ou troisième lignes. Le mot était particulièrement populaire chez les coloniaux, son origine étant indochinoise.



AD04, 055-01-082, collecte Europeana, bombe de 45 kg

Artillerie de tranchée
Crapouillot et boulette.

La guerre des tranchées développe l'usage d'armes à tir courbe, tels les mortiers ou des lance-torpilles communément appelés « crapouillots », du mot « crapaud » à cause de sa forme, dont le nom dérive de « crapeau » ou « crapaudin », qui désignaient vers 1880 un canon analogue. Le crapouilloteur était le soldat affecté au service de cette arme. Par ailleurs, les belligérants ont développé une artillerie spécifique, tel ce petit canon de tranchée.



AD04, 055-01-097, collecte Europeana, mitrailleuse

Mitrailleuse, écrémeuse ou grêle-à-mort
Avec les barbelés, la mitrailleuse interdit la guerre de mouvement avec ses 400 coups par minute, soit la puissance de feu d'une section d'infanterie.

La mitrailleuse Hotchkiss tirait 400 coups à la minute, elle remplaça progressivement la mitrailleuse Saint-Etienne modèle 1907-T, la plus répandue dans l'armée française au début de la guerre, car moins solide et peu fiable malgré une cadence de tir de 600 coups minute. Les servants de la mitrailleuse Saint-Etienne sont installés à Notre-Dame-de-Lorette en 1915. Derrière leurs sacs de sable, les deux soldats servent une mitrailleuse Hotchkiss.

Moins efficace mais plus maniable, le fusil-mitrailleur Chauchat (1915) fut utilisé dans l'infanterie, à partir d'un modèle destiné d'abord à l'aviation.



AD04, 61 Fi 4349, fonds Sic

Lance-flammes

Pétroleur : soldat du génie lançant les liquides inflammés.

C'est une technologie utilisée pour la première fois par les troupes allemandes : on évoque alors l'usage de « liquides inflammables ». À Malancourt, entre la Meuse et l'Argonne, les Allemands aspergent de liquide inflammé une tranchée avancée. Le 23 mars 1915, à Vauquois, près de L'Eglise, ils rééditent cette expérience.



AD04, 67 Fi 199, fonds Chabot, essai de lance-flamme, sans date

Le système tranchées



Uniforme

La guerre a imposé une modification radicale de l'uniforme militaire, permettant aux soldats de se fondre dans le paysage, en bleu horizon.

Les auteurs d'un ouvrage publié en 1916 rappelaient que « sous le Premier Empire, les généraux réclamaient des vêtements éclatants pour que le soldat « se sente rehaussé à ses propres yeux » et que, en 1870, même si les vêtements étaient plus sobres, les soldats devaient néanmoins conserver « leur allure martiale et conquérante ».

Mais en ce début de XX^e siècle, les temps ont changé : les Anglais ont adopté la teinte « kaki », les Allemands le gris vert (grungrau) ou gris (feldgrau), l'Italie le gris vert, les Français le « bleu horizon », une sorte de bleu clair ou « réséda », une sorte de vert.

Le soldat du 52^e régiment d'infanterie coloniale, photographié dans une tranchée en octobre 1916 dans la Somme, porte la tenue horizon et le casque Adrian.

Casque Adrian

Chapeau, cloche, panier à salade... Au début de la guerre, les armées adoptent une calotte d'acier portée sous le képi : la « cervelière ». Celle-ci est remplacée à partir de septembre 1915 par le casque de tranchée dû au colonel Adrian.

Tôle d'acier, épais de 7 dixièmes de mm. Forme basse, avec une double visière qui le fait ressembler à une « salade » du 15^e siècle. Un cimier bas le surmonte, qui recouvre une prise d'air. À l'intérieur, une coiffe en cuir ajustable permet de modifier l'ouverture suivant la forme de la tête et assure l'aération. Une jugulaire en cuir fauve assujettit étroitement le casque sous la mâchoire, au moment du combat. Un insigne portant les initiales F.F., variable suivant les armes l'orne sur le devant. Il est recouvert d'une couche de vernis bleu-gris passé au four. Le poids est variable suivant les pointures : de 670 à 750 g.

Les trois soldats français occupent une tranchée prise aux Allemands au fort de Condé, en avril 1917. D'après une photographie prise par Gédéon Biloé, de l'infanterie coloniale, la tenue des soldats a très largement évoluée si elle est comparée à celle des soldats regroupés dans une tranchée, prêts à faire feu, en octobre 1915 à Notre-Dame-de-Lorette.



AD04, 66 Fi 263, fonds Gassier, casques Adrian



AD04, 65 Fi 133, fonds Anita Conti-Geay, 1917

Camouflage

Se camoufler, c'est casser les lignes visibles. Les soldats utilisent des décors, de la terre, des végétaux, de la peinture.

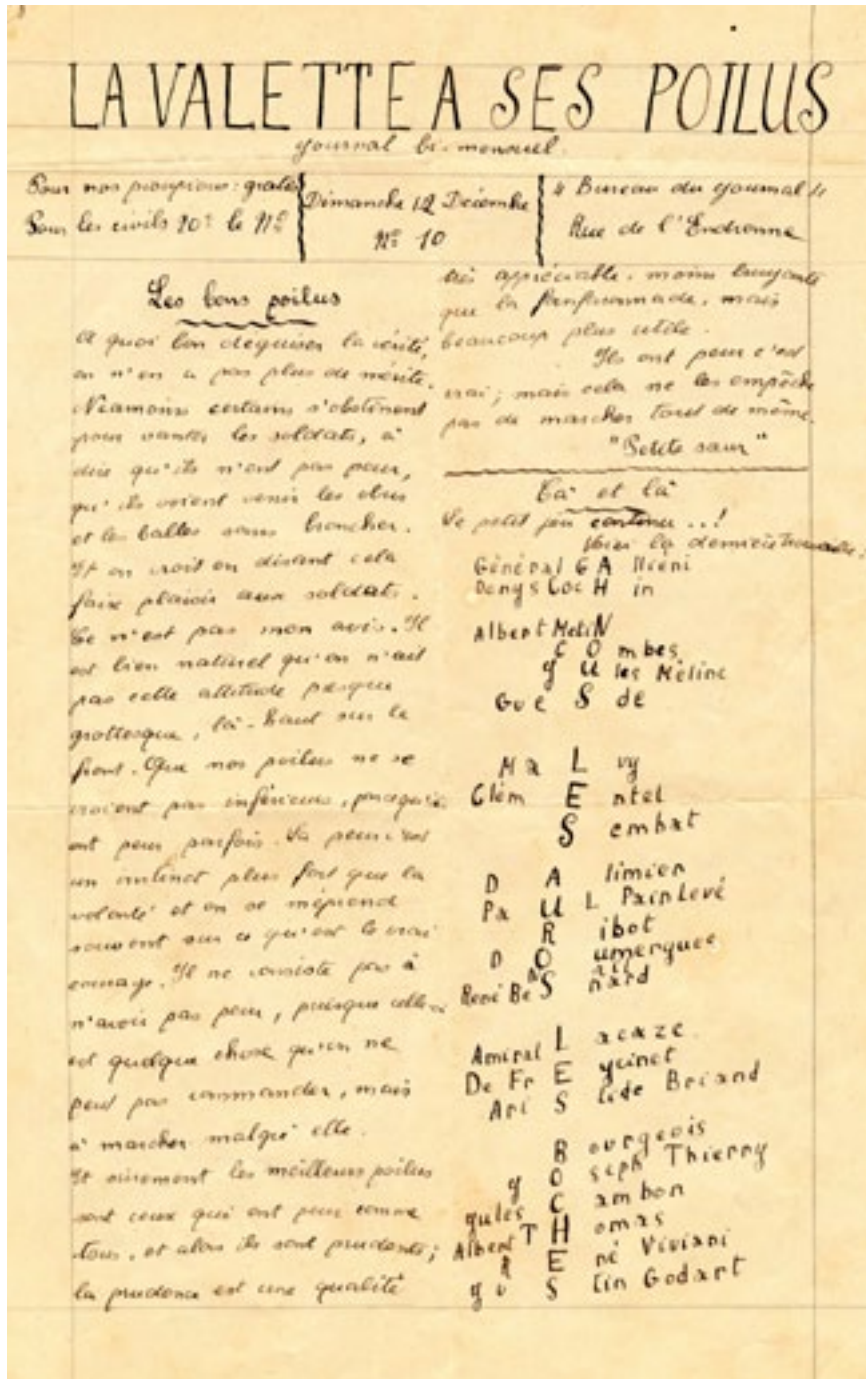
En février 1915, les Français créent une section de camouflage, une initiative très vite suivie par les Anglais. Mais, dès septembre 1914, le peintre Guirand de Scévola installe à Toul des procédés de dissimulation, conduisant à l'invention de la nouvelle technique du camouflage. Les armées utilisent des filets de camouflage afin de protéger leurs installations – tels des canons ou un poste d'observation d'artillerie (1915) – ou dissimuler une route, ici en Champagne (1917).



AD04, 61 Fi 3935, fonds Désiré Sic, 1915

Tenir : femmes et enfants

Les femmes de La Valette



Les femmes de La Valette et leur « Journal bi-mensuel ».

En 1914, dix hommes de ce petit hameau de quarante-sept habitants en 1911, dans la commune de Thorame-Basse, sont mobilisés. Un seul mourra au front le 15 juin 1915 : Henri Boyer. Des femmes du hameau – elles utilisent des pseudonymes – dirigent, d'août 1915 à mai 1918, une publication manuscrite qui, tout au long de la guerre, constituera un organe de liaison entre le front et le « pays ». Gratuit pour les soldats, il est facturé 20 centimes aux civils. Selon un procédé alors classique, après l'avoir lu, le combattant renvoie son exemplaire à La Valette, avec, éventuellement, ses commentaires. Au travers des cinquante exemplaires parus, les femmes y racontent la vie à l'avant et à l'arrière ¹.

L'éditorial de « Petite sœur » porte sur les « bons poilus », ceux qui ont peur et qui sont courageux, ceux qui sont prudents : « la prudence est une qualité très appréciable, moins bruyante que la fanfaronnade, mais beaucoup plus utile ».

En ce dimanche 12 décembre 1915, un message patriotique est délivré avec le procédé de l'acrostiche : « AH [!] NOUS LES AURONS LES BOCHES » dans la rubrique « Ça et Là ».

¹ Association Culture et Patrimoine de Thorame-Basse, *Thorame-Basse dans la Grande guerre*, 2014.

Les « Nouvelles »

Des mobilisés et de l'arrière. La publication joue à plein son rôle d'organe de liaison en livrant des nouvelles des soldats mobilisés :

« Séraphin n'a plus écrit depuis quelque temps, ce n'est pas son habitude. Calixte a envoyé une très chic photo, l'autre jour. Il n'est pas très stable à Antibes, on attend. Jules en bonne santé aussi, mais il paraît qu'il ne sort plus avec Aillaud, ce n'est pas très gai. Enfin tant qu'on est solide, c'est l'essentiel ».

(L'orthographe originale a été respectée)

Et des nouvelles du pays :

« Depuis tantôt 3 semaines on entend dire que 2 chiens moitié loups, l'un de berger, l'autre de chasse, vont de troupeau en troupeaux sur les montagnes des environs et saignent les brebis. Aussi à la Salanche, ils en ont endommagé 52, c'est beaucoup trop »

(L'orthographe originale a été respectée)

Nouvelles

Nos soldats billaud a écrit quelquefois et a un gilet, ils ont été récemment contents. Louvain va bien depuis son départ. François rapatrié à Nice est en bonne santé. J. Aillaud ne se trouve pas mal paraît-il. Longe est encore à Nîmes et en bonne santé aussi. Séraphin n'a plus écrit depuis quelque temps, ce n'est pas son habitude. Calixte a envoyé une très chic photo, l'autre jour. Il n'est pas très stable à Antibes, on attend Jules en bonne santé aussi, mais il paraît qu'il ne sort plus avec Aillaud, ce n'est pas très gai. Enfin tant qu'on est solide, c'est l'essentiel.

Le pays La première nouvelle de la quinzaine c'est que la fau de Chonane-Haute a eu lieu à jour la, la Valote était toute déserte. On était par trop tranquilles. On dit que le belail se vendrait bien.

Depuis tantôt 3 semaines on entend dire que 2 chiens moitié loup, l'un de berger, l'autre de chasse, vont de troupeau en troupeaux sur les montagnes des environs et saignent les brebis.

Aussi à la Salanche ils ont eu endommagé 52, c'est beaucoup trop, et les bergers ne sont pas contents. Ils sont venus aussi à Chaluffey et à Chamotte. C'est un véritable danger. Le bœuf court qui a sont des chiens de la région. Les gendarmes sont en train de faire une enquête à ce sujet. On craint que cette affaire soit éclaircie, pour qu'on les abatte.

Vous savez les troupeaux commençant à dévaler nos monts "au croque blanc" celui de l'Achons est déjà parti et celui des Abuouas, est en train de le faire. Quand à Chaluffey ils se préparent.

"Une Soupe"

Petit Courrier

Sur l'aimable conseil d'un de nos poètes, nous mettons ici l'adresse de chacun de vous (avec que nous savons).

Longe au 115^e d'artillerie lourde 63^e Batterie, Nîmes Gard

Séraphin 163^e de ligne, 11^e Comp

Calixte 111^e de ligne, 28^e Comp

Antibes à elle

Longe 7^e Chasseurs, 5^e Comp, 7^e section, section 147

Aillaud au 112^e Chasseurs, 2^e Comp, section 141

si qu'un changement d'adresse produira, nous vous avertira,

[Signature]

Collection particulière

Tenir : femmes et enfants

La petite fonctionnaire



AD04, 120 Fi 248, bureau de la préfecture, 1918

La mobilisation de l'arrière est d'autant plus cruciale que chacun a pris conscience de la durée de la guerre. Femmes et enfants sont des acteurs essentiels de l'effort de guerre, celui qui doit conduire à la victoire.

Les hommes valides étant à la guerre, ce sont les femmes qui les remplacent, aux durs travaux des champs comme dans les administrations, et elles en sont, de l'avis des hommes qui les dirigent, d'autant plus méritantes !

Les habitants du petit hameau de La Valette, dans la commune de Thorame-Basse, vivent une expérience singulière. Quelques femmes, parmi les plus instruites, publient un « journal » destiné aux poilus du hameau, afin de conserver un lien social entre l'avant et l'arrière et

entre les poilus, répartis dans des unités installées sur des théâtres d'opération éloignés.

Les enfants ne vivent pas à l'écart de la guerre : non seulement ils entrent dans des processus de mobilisation mais ils sont acteurs de la diffusion d'idéaux patriotiques. Et eux aussi supportent l'absence d'un père et des correspondances particulières – bien que stéréotypées – s'établissent entre les pères au front et leurs enfants au foyer.

Femmes au travail

Dans le département suite à un concours, dix-neuf candidats, dont onze femmes, ont été recrutés afin de devenir dactylographes, comptables, « rédactrices ».

Le préfet constate que :

« À vrai dire, une telle innovation n'était pas sans susciter, chez nous, certaines craintes. Quelles appréciations, souvent empreintes d'une relative bienveillance, la « petite fonctionnaire » n'a-t-elle pas inspirées, de tout temps, à la verve des humoristes ? Dieu merci ! Il n'y avait là qu'une légende, dont la guerre devait faire table rase, après tant d'autres !¹ »

Hormis le militaire, les hommes, dont le chef de bureau M. Paret, sont âgés sauf un commis. Ce sont des femmes – dont certaines relativement jeunes – qui en 1918 occupent les emplois administratifs à la préfecture.

¹ Août 1915-août 1916, deuxième année de guerre. Rapport au conseil général, dressé par M. Braconnier, secrétaire général et présenté par le préfet.

AD04, 114 Fi 1831



L'EFFORT PAYSAN

Le paysan sait que sans lui nos soldats mourraient de faim :
La culture des céréales, la culture maraîchère, la culture de la vigne,
indispensables en temps de paix, assurent la résistance et contribuent à la
victoire en temps de guerre.

L'élevage des chevaux, des bestiaux, des animaux de basse-cour n'est pas
moins utile. Si nous faisons venir de l'étranger toute notre alimentation
nous nous appauvririons et nous entraverions le transport des troupes alliées.
Aussi le paysan travaille-t-il de toutes ses forces, s'ingénie-t-il à intensifier
la production en choisissant celle qui convient le mieux au sol, en employant
rationnellement les engrais chimiques ou naturels, en renouvelant les procédés
de culture, en adoptant les instruments et les outils les plus avantageux,
en fondant des associations et des syndicats agricoles.

Le paysan, lui aussi, travaille à gagner la guerre.

Femme admirable ! La main-d'œuvre est devenue rare et... chère !

C'est ce que constate le préfet : outre le départ des hommes à la guerre, il faut ajouter le déficit des bras italiens appelés par la mobilisation transalpine et la concurrence de l'usine chimique de Saint-Auban, aux « salaires rémunérateurs ». Les femmes ne pourraient donc pas tout faire :

« Car les forces de la femme ont une limite, si son dévouement n'en a pas. ¹ »

On célèbre cependant le travail des femmes dans l'agriculture :

« La bru est là, une gaillarde dans les trente ans, à la peau brûlée par le soleil, comme la terre qu'elle cultive si bien ; nous voulons lui dire notre admiration ; elle s'en étonne ; elle ne fait que remplacer tant bien que mal son homme, et elle le remplacera ainsi jusqu'à son retour. ² »

¹ Août 1915-août 1916, deuxième année de guerre. Rapport au conseil général, dressé par M. Braconnier, secrétaire général et présenté par le préfet.

² Texte de Jules Grec, extrait de la *Petite Revue agricole et horticole*, cité par le *Bulletin de l'instruction primaire*, 1916, p. 137.



UNION FRANÇAISE, 205, Boulevard d'Orléans, PARIS.

Comité de Prévoyance et d'Économies pour la Guerre.

Nous saurons nous en priver

La gourmandise : un rêve impossible ! L'effort de guerre n'épargne pas les enfants.

C'est d'ailleurs une jeune fille, Camille Boutet, écolière à Paris, qui a dessiné cette affiche : les enfants résistent à la tentation et savent où placer leur devoir. Mais ce message s'adresse aussi aux adultes !

C'est dans le cadre d'un concours organisé en 1916, sur le thème des économies de guerre par la Ville de Paris avec le Comité national de prévoyance et d'économies, que ce dessin est réalisé. D'autres enfants ont produit une série d'affiches relatives à l'économie de guerre et à la mobilisation de l'arrière : « Economisons le pain en mangeant des pommes de terre », « Ne pas gaspiller le pain est notre devoir », « Réservez le vin pour nos poilus », « Fumeurs de l'arrière, économisez le tabac pour que nos soldats n'en manquent pas », « Mangez moins de viande pour ménager notre cheptel »... : le pain, le vin, le tabac, la viande... nécessaires au front !



AD04, 1 Fi 3 1579, 1916

205, Boulevard Saint-Jacques, Paris.



AD04, 114 Fi 1839



Un enfant à son père

Affection sincère

De La Foux d'Allos, le 1^{er} mars 1916, un enfant, Théodore, écrit une carte postale à son père :

*« Bien cher papa,
Je profite aujourd'hui jeudi pour venir te donner de nos nouvelles notre santé et bonne souhaitant de tous ceux que ma carte aille te trouver de meme. Merci des jolies cartes que tu nous a envoyer. Reçois de tes deux petits nos pus tendre baisers ainsi que de maman.*

Théodore Garcin »

(L'orthographe originale a été respectée)

Le 19 février 1917, son père Joseph lui avait écrit ce mot :

*« Mon cher enfant,
Ton estime comme celui de maman me commande de venir quoique bien jeune encore te rappeler à mon meilleur souvenir. Oui j'en suis tout fier de ton assiduité à l'école, que la chère maman ne cesse de me le répéter. Aussi, je fais éloge de la bonne volonté que tu émets de tout en partout. »*

(L'orthographe originale a été respectée)

Joseph adressait souvent des cartes qu'il décorait lui-même à son épouse Alix et à ses deux garçons, Théodore et Ernest. Il souhaitait que ses enfants conservent son image et, par conséquent, son souvenir.



AD04, 27-1-80, collecte Europeana



AD04, 028-1-260, collecte Europeana

Avoir 20 ans et

L'année 1915 est une année cruciale pour les jeunes des classes 1914 et 1915. Incorporés en décembre 1914, après quelques mois de formation, les jeunes adultes de la classe 1915 découvrent au printemps 1915 le front et les combats.

Comme ceux de la classe 1914, ils sont les principales victimes de la guerre, moins au niveau national que la classe 1914 mais autant voire légèrement plus au niveau

Le sort des soldats des classes 1908, 1913, 1914 et 1915

	1908		1913		1914		1915	
Hommes recensés	918		980		931		870	
Exemptés, réformés, ajournés	36	3,9 %	55	5,6 %	38	4,1 %	38	4,4 %
Autres cas (dont morts avant la guerre)	46		23		18		14	
Insoumis	16		0		4		7	
Mobilisés	820	100 %	902	100 %	871	100 %	812	100 %
Déserteurs	0		9		5		2	
Morts sur le champ de bataille ou disparus	123	15,0 %	169	18,7 %	170	19,5 %	165	20,3 %
Morts des suites de blessures	45	5,5 %	57	6,3 %	57	6,5 %	60	7,4 %
Morts de maladie ou accidents	23	2,8 %	27	3,0 %	35	4,0 %	34	4,2 %
Déclarés « disparus »	46	5,5 %	60	6,7 %	38	4,4 %	37	4,6 %
Blessés	280	34,1 %	347	38,5 %	363	41,7 %	369	45,4 %
Dont blessés multiples	73	8,9 %	116	12,9 %	111	12,7 %	98	12,1 %
Blessés ayant survécu	235	28,7 %	290	32,2 %	306	35,1 %	309	38,1 %
Nombre de blessures	375		494		513		491	
Prisonniers	85	10,4 %	58	6,4 %	58	6,7 %	53	6,5 %

Répartition des soldats bas-alpins lors de leur mobilisation

En %	1908	1913	1914	1915
Infanterie	71,2	70,8	71,3	90,5
Artillerie	10,4	16,1	14,4	2,7
Cavalerie	2,9	3,0	1,1	1,1
Génie	1,8	3,4	5,3	2,1
Train des équipages	2,9	1,3	1,6	0,0
Marine	1,5	2,0	3,5	0,9
Aéronautique	0,1	0,2	0,3	1,1
Commis et ouvriers militaires d'administration (Intendance)	1,7	1,1	0,2	1,1
Gendarmerie	0,2	0	0	0
Service auxiliaire	3,9	2,1	2,0	0,6
Affectation spéciale	3,3	0	0	0
TOTAL	100	100	100	100

des Basses-Alpes : sur 812 hommes mobilisés de la classe 1915, 225 hommes sont morts et 309 blessés ont survécu à leurs blessures. Seulement 278 hommes en sont donc sortis indemnes. Les soldats de la classe 1914 vivent les mêmes affres et ils sont aussi nombreux à tomber « au champ d'honneur ».

C'est sans doute le manque de qualification des jeunes bas-alpins ajouté à la nécessité pour les armées de remplir au plus vite les vides laissés par les pertes immenses de 1914 qui explique que neuf hommes sur dix ont été affectés dans l'infanterie, à contre-courant d'un mouvement humain fait au bénéfice des armes « techniques », le génie et, surtout, l'artillerie.

combattre

Mort pour la France



AD04, 28-1-209 et 215, collecte Europeana

La mort de Joseph, 25 juillet 1915

« Besancon, 25 juillet 1915

Comme je voudrais que quelqu'un le face pour moi ou pour ma famille, et ne vous voyant pas arriver, je vais vous donner tout les détails qu'il mait possible de vous donner, détails dailleur bien tristes, mais pourtant, que voulez-vous, nous sommes sur cette terre pas grand-chose, et tous pour mourir. Je comprend très bien que votre malheur est grand, mais encore, il faut se consoler, car le pauvre, il est mort, mais aumoins entourer de soins, et aumoins il pourrat dormir son dernier someil en paix, et tandis que bon nombres d'autres, qui tombent sur les champs de batailles, qu'ils ne sont en surtée que après que nos troupes font de lavant. Votre cher fils et mon camarade Joseph commençait a bien aller puisque pendant deux ou trois jours nous promenions ensemble lorsque il y a une huitaine de jours son bras le faisait plus souffrir, un absetp était sortit sur la partie de l'avant-bras malade. Le major jugea une opération obligatoire et dimanche, Joseph subissait l'opération pour percer cet absetp et en même temps pour donner un coup d'œil a la plaie, le soir il était sans doute un peu fatiguer. Je le

L'histoire de Joseph

Le 22 juillet 1915, Joseph Maurel meurt des suites de ses blessures (éclat d'obus), quelques jours avant l'anniversaire de ses 20 ans, à l'hôpital temporaire n° 7 de Besançon.

Né à Blégiers le 7 août 1895, Joseph est mobilisé avec la classe 15 en décembre 1914 au 6^e bataillon de chasseurs à pied dont le dépôt est à Nice qu'il rejoint le 18 décembre. Débute alors son instruction. Dans la correspondance qu'il entretient avec ses parents, installés à Chanolles (commune de La Javie), Joseph évoque le départ au front des plus âgés de sa classe. Le 2 avril 1915, c'est le grand jour : avec 180 autres chasseurs, Joseph part pour le front, en Haute-Alsace, via Toulon, Marseille, Lyon, Vesoul, Gérardmer. Il atteint ensuite Corcieux dans les Vosges où son bataillon cantonne.

Dans son courrier, il cherche toujours à rassurer ses parents du peu de risque qu'il encourt sur le front des Vosges. En mai et juin, le bataillon construit des tranchées et des abris sur les pentes de l'Altmathkopf. Mais, à partir du 14 juin, les Allemands bombardent violemment les positions françaises. Le 15, les Français préparent leur attaque sur le Braunkopf. Le 16, les Allemands lancent des contre-attaques tandis que les Français relancent une nouvelle attaque. C'est ce jour-là que Joseph est blessé au bras d'un éclat d'obus. En deux jours, le bataillon compte près de 500 hommes hors de combat.

Joseph est évacué sur Gérardmer où il reçoit les premiers soins avant d'être très vite transféré à Besançon.

l'aisais de bon heure me disant qu'il avait someil, le lendemain je descendait pour lui faire une lettre justement pour vous, mais me defendait de vous dire qu'il avait eter opérer, il était pas trop mal mais le lendemain je le trouvais pas comme dhabitude et le malheureux etait pris par la grangraine, et le mercredi a dix heures et demi rendait le dernier soupier. Jetais près de lui jusqua son dernier moment, et je puis dire que sa derniere pensée a été pour ses parents. Il a eter enterrer le jeudi vingt trois juillet a quatres heures du soir au cimetièr St Claude dans le carré réservé aux morts pour la Patrie. Je lai accompagné jusque la. Voilà ma chère famille Maurel exactemenmt les résultats des derniers moments de votre fils. Tout en assoçant mes larmes au votre, je ne pui que saluer une dernière fois la tombe de votre fils, et vous prie d'accepter mes plus sincères condoleances.

Giraud Victorin »

(L'orthographe originale a été respectée)



**Avoir 20
ans et
combattre**

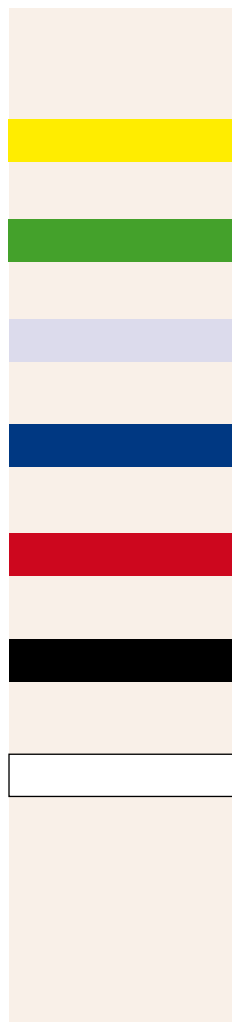
931 Bas-Alpins de cet âge étaient recensés par l'autorité militaire, dont dix-huit par erreur

Quelques-uns s'étaient engagés dans l'armée avant la guerre, ils en seront les premières victimes

871 furent mobilisés

En novembre 1914, les premiers montèrent au front

Voici le sort de ces hommes durant la deuxième année de guerre



Erreurs de l'administration

Soixante hommes non mobilisés

Quatre insoumis et trois déserteurs

Cinquante-huit prisonniers

Deux cent cinquante-trois blessés

Deux cent soixante morts

Hommes indemnes

Cent combattants et la brutalité de

Les uns ont survécu à la guerre, les autres ont été tués, dès les premières semaines ou plus tard, sur le champ de bataille ou dans un établissement de soins, des suites de leurs

blessures ou de maladie... Tous ces hommes aux destins variés ont en commun d'être originaires ou résidents du département des Basses-Alpes.



AD04, 010-1-038, collecte Europeana

Victor Arnel, classe de 1910

Originaire de Corbières, mobilisé au 27^e bataillon de chasseurs d'où il avait été libéré après son service militaire, en 1913.

En mai 1916, il passe au 68^e chasseurs. Il est blessé par un éclat d'obus à la main droite le 6 septembre 1916 lors de la bataille de la Somme. Devenu brancardier, il est par deux fois cité à l'ordre de la division en novembre 1917 et à l'ordre du groupe de chasseurs en juillet 1918. Titulaire de la Croix de guerre avec deux étoiles d'argent, il reçoit la Médaille militaire en décembre 1930.

Arthur Barbarin, classe de 1914

Né le 4 août 1894 à Digne, Barbarin est incorporé avec sa classe en septembre au 157^e régiment d'infanterie.

Passé au 210^e d'infanterie en juin 1916, il est tué le 12 mars 1917 en Serbie.



AD04, 068-01-002, collecte Europeana

la guerre

Clément Curnier, classe de 1904

Né le 14 février 1884, résident à Forcalquier à la déclaration de la guerre, Curnier est mobilisé au 3^e d'infanterie à Digne.

Blessé en avril 1915 au Bois-Haut, évacué et convalescent jusqu'en juillet 1915, Curnier disparaît à Mort-d'Homme durant la bataille de Verdun le 19 septembre 1916, après avoir été, semble-t-il, blessé.



AD04, 060-01-70, collecte Europeana



Théophile Sauvan, classe de 1912

Né et résidant à Méailles, Sauvan effectue son service militaire lors de la mobilisation générale d'août 1914.

Il est alors au 157^e d'infanterie. Blessé lors des premiers engagements en août 1914 au col de La Chipotte mais non évacué, il est notamment affecté au 27^e dragons puis au 8^e groupe d'autos canons et est successivement promu brigadier en avril 1915 puis maréchal des logis en juin 1916. En août 1918, il est détaché au premier groupe d'aviation à Dijon. Il poursuit une carrière militaire jusqu'en 1928. Cité en 1917, il est décoré de la Croix de guerre puis obtient la médaille du Levant et, en 1928, la Médaille militaire.

AD04, 58-1-456, collecte Europeana

Léon Musse
Né le 6 juin 1898 à Entrages et demeurant au Chaffaut, Musse est incorporé avec sa classe 1918 en mai 1917 au 3^e d'infanterie à Digne.

Il finit la guerre au 327^e d'infanterie. En août 1918, il est cité pour avoir assuré le ravitaillement en première ligne, les cuisiniers ayant été « deux fois tués à l'ennemi ». Ses deux frères, Émilien et Gaston, ont été tués, le premier le 21 mars 1915, le second le 28 avril 1915.



Collection particulière, Musse après la guerre en uniforme de tirailleurs



LA GRANDE GUERRE

15 . 16

... L'ENLISEMENT ET VERDUN

Les années 1915 et 1916 sont marquées par la guerre de position : les tranchées balafrent en de larges traits la terre à laquelle s'accrochent et s'enfoncent les poilus.

Français et Allemands se protègent en multipliant les obstacles : c'est le « système-tranchées » qui interdit la guerre de mouvement. Les offensives buttent sur la puissance de feu des canons et des mitrailleuses. L'afflux des blessés nécessite une organisation particulière du Service de santé militaire.

Et les journées paraissent interminables : le soldat, en première ligne, en réserve ou au repos, parle, écrit, lit, dessine, photographie et bricole. À l'arrière, les femmes et les enfants participent à l'effort de guerre.

Cette exposition traite de l'organisation du Service de santé militaire, des armes et des formes nouvelles de la guerre, de Verdun et de la mobilisation des femmes et des enfants ainsi que de la manière dont les combattants ont évoqué leur expérience de la guerre : par l'écrit et la parole mais aussi par le théâtre et la chanson.